

Léon Eymard, dit Léon Langlais – 02 août 1849 / 08 octobre 1902

Qui êtes-vous Léon Langlais ?

« Quand dé mi, dé mous vers, vous soré prou moqua
Omnias perdouné-mé, car siou un paou touqua »

« L'an mil huit cent quarante neuf et le deux du mois d'août »

A un pied près, le brave Jean-Jacques Planel, adjoint au maire de Saillans commençait sa journée par un impeccable alexandrin quand Eymard Antoine flanqué de ses deux acolytes réglementaires : Reboul Joseph, percepteur, et Félix Baudoin, à huit heures sonnantes lui « présentait » Léon Antoine, que sa femme, Générie Gressot, venait de mettre au monde alors que les derniers rayons du soleil de la veille finissaient d'illuminer la voûte de la maison paternelle. (1)

Ruth ne savait pas ce que Dieu voulait d'elle et Générie ne sut pas, dans les douleurs de la délivrance vespérale, que le rejeton braillard qu'elle venait d'engendrer avait, par on ne sait quel enchantement, frôlé la tunique de Polymnie, assurant ainsi, pour des générations, la renommée du sobriquet familial.

Car **Léon Eymard**, c'était « Langlais » comme l'était son père, comme l'avait été son aïeul. Les Eymard étaient alors nombreux à Saillans bien que de souches diverses. On les distinguait par des surnoms : il y avait Eymard Féroul, Eymard César. Quand à la lignée génitrice de Léon, c'était les Eymard Langlais, qualificatif dû peut-être au teint clair et au poil roux caractérisant ces individus. Ceux qui ont connu Léon lui accordent cette particularité et il est fort plausible que le recours à l'image de tous temps pratiqué dans la distribution des noms de baptême « officieux » ait alors assimilé cette branche des Eymard à ces anglais, tels qu'on les représentait sur les images d'Épinal de l'époque.

Léon, à l'heure de sa verve poétique signait « Noël », parfois « L. Noël », ayant choisi d'inverser son prénom. Mais pour Saillans il fut « Léon Langlais » et le reste encore.

De l'homme nous avons en fait peu de choses; les témoins de son temps sont devenus rares et leur mémoire incertaine. Il semble toutefois avoir fait partie de la cohorte de ces besogneux villageois vivant chichement de quelques arpents de terre difficiles, d'une petite vigne bien exposée, faisant ça et là quelques « journées » chez l'un ou chez l'autre au gré des saisons et améliorant leur maigre ordinaire grâce à un « coup de main » assorti d'une pinte fraîche ou d'un « goustounet soupatoire » et, en définitive, passant le meilleur de leur temps en d'interminables flâneries. Léon est, un temps, « commissionnaire en gare » (une savoureuse histoire de malle égarée en témoigne) ce qui représentait pour lui l'avantage d'agrémenter ses tournées de stations réconfortantes dans les cafés, nombreux en ce temps, et d'employer son temps, entre deux trains, à rêver sous sa « tounot » du Plot, pêcher dans ses gourds favoris, jouer aux boules ou entreprendre d'interminables parties de piquet.

Ainsi il avait tout loisir d'observer son monde familial qu'il sut si bien chanter dans ses vers.

Il s'installa sa vie durant dans un célibat traversé de jupons passagers, saisis au gré des rencontres ou empruntés au voisin. La liberté qu'il en tirait en fit un des meilleurs animateurs des ces bandes joyeuses de farceurs qui hantaient les nuits saillansonnnes.

Il mania souvent le panouillat et les mèches soufrées glissées dans les descentes d'évier et fut, sa vie durant, participant assidu aux « goustounets » au milieu des vignes, dans les baraques basses tapissées d'images colorées ou peintes de fresques naïves, où lièvres et chevreaux tournaient dans la flamme claire des sarments.

Il mourut dans le dénuement, terres et maisons saisies ou vendues. Il avait alors cinquante trois ans : c'était le 8 octobre 1902. L'odeur prenante montant de l'alambic et le roulement de la dernière charrette de ces vendanges qu'il avait chantées avec amour accompagnèrent son cortège. Il repose depuis sous un tertre anonyme dans le cimetière de Saillans.

Il continue à revivre au Pays de Saillans : non qu'il ait laissé derrière lui une œuvre considérable, mais à travers ces quelques poèmes et chansons dont certaines ont vaillamment surmonté l'épreuve du temps. « Lo mulo », « Lo sollienhoune », « St Jean Baptisto », « La Meissou », bien d'autres encore s'invitaient

aux fêtes familiales et locales où on les reprenait en chœur. Ses tendres poésies, recopiées avec amour, chantaient leurs rimes patoisantes dans les cahiers jaunis, soigneusement rangés sous les piles de draps, parmi les senteurs de lavande. On les ressortait aux veillées, et souvent une voix émue et chantante les reprenait les soirs d'hiver, et la folle flamme de l'âtre rythmait silencieusement la mélodie des mots simples et merveilleux.

Car ce besogneux fut un véritable poète. Sa sensibilité, ses dons de conteur et d'observateur, son sens du rythme et de la puissance du verbe se retrouvent à chaque ligne de son œuvre. Il sait jouer avec la langue patoise avec un art rarement égalé, la maniant en virtuose, la faisant chanter, trouvant en elle sa propre musique.

Ses maîtres ? ... il les a trouvés dans ses livres d'école et ses lectures d'adulte : La Fontaine fut souvent son inspirateur... mais aussi ces conteurs de village : paysans, charretiers ou bergers dont il a hérité l'art du récit, la virtuosité du langage, l'amour des images simples et du langage clair.

Mais ces maîtres ont seulement éveillé en lui ce désir de s'exprimer. Il s'inspire certes d'eux, ils lui apprennent à construire, à rythmer, à ordonner, mais il ne les copie ni ne les parodie. Il leur emprunte leur souffle, leur technique pour faire quelque chose bien à lui et qui en fait ne ressemble à rien d'autre. Il chante sa philosophie simple, parfois pessimiste, mais toujours souriante ; il manie l'ironie avec gentillesse et s'il se moque souvent, il n'est jamais de parti-pris. Républicain sincère, il raille les institutions et les politiques de son temps avec une rare sûreté de jugement. Et s'il ne ménage pas ses traits, il n'a pas de cible favorite. Il lui arrive souvent de se viser lui-même et de ne pas prendre au sérieux ce qu'il fait ou ce qu'il dit.

« Rototouille d'anin vaou borogouin di pouët »

Ses sujets : sur ce point il est très éclectique. C'est son chat « Jomboulé », sa pipe, son parapluie, sa « touno du Plot », ses amours et aussi ses amis qui lui ont inspiré, dans le malheur surtout, des vers d'une rare délicatesse. Ce sont les spectacles locaux : foires, vogues, parties de cartes, laveuses du ruisseau, les faits divers dont « lo mulo » est l'exemple le plus connu, ses démêlés avec les huissiers (« mélancoulie »). Ce sont les promenades qu'il aimait (aux Sadoux, à Chapeau Cornard...), les goustounets, les parties de pêche. Il chante sa campagne qui lui inspire de charmantes pièces bucoliques : « lou nids d'hirondellos », « lou promiers rosins », « lou cioras » sont de petits chefs-d'œuvre.

Il aborde parfois la fable, tâte du discours philosophique, de la satire. Il est rabelaisien dans « lou poutou ». Il chante aussi son amour de Saillans avec « Solliens » ou la « sollienhoune ».

Il écrit rarement en français. Il semble l'avoir fait par égard pour des personnes qu'il voulait remercier ou honorer particulièrement. Son sens poétique naturel s'y exprime toujours en une langue pure et ce simple au bagage sommaire manie la syntaxe avec une perfection que ne renierait pas Malherbe et qui ferait rêver certains de nos bacheliers.

Si son œuvre est relativement peu importante c'est qu'il semble s'être éveillé assez tard à l'art poétique. Ses premières pièces datent de 1882, il avait alors trente trois ans, et sa veine poétique semble s'éteindre peu après 1895, la maladie, la déchéance physique et morale semblant l'avoir tarié. Sa période féconde semble s'être limitée aux années 1885-1886. Le nombre de pièces qui ont pu être retrouvées ou retransmises verbalement ne dépasse pas la centaine. C'est certes peu, mais cela suffit à révéler le poète sensible que fut Léon Langlais.

Qui étiez-vous Léon Langlais ? Nous le savons à peine et votre existence humaine a laissé peu de traces. Mais nous savons bien mieux ce que vous êtes : le chant de notre Solaure et de nos cigales, la musique de notre patois et de nos ruisseaux, la chanson de Saillans.

(1) au 10 de la rue Archinard. Une plaque au dessus de la porte d'entrée commémore Léon Langlais.

Laure – I – J – N A L

Le Solaure – Août 1970